

Les mots comme la poignée des choses

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2016). Les mots comme la poignée des choses. *Liberté*, (310), 76–77.

DOCUMENT

Les mots comme la poignée des choses

IL Y EN A qui s'arment de patience. D'autres, comme moi, se mettent des gants de boxe. Il ne faut pas avoir de patience, même celle dont on s'arme. Patience n'est qu'un habit de lenteur. Les compagnies d'assurance disent que la vitesse tue. La vitesse finit par tuer son homme. La lenteur commence par tuer son homme.

— *L'Avalée des avalés*, p. III-II2

ON NE NAÎT PAS en naissant. On naît quelques années plus tard, quand on prend conscience d'être. Je suis née vers l'âge de cinq ans, si je m'en souviens bien. Et naître à cet âge, c'est naître trop tard, car à cet âge on a déjà un passé, l'âme a forme. À peine un papillon est-il né qu'il essaie ses ailes. Son premier mouvement est celui qui le plonge ivre mort vers l'azur. Les papillons sont beaux. Naissant, j'ai cru avoir le choix et j'ai choisi d'être un papillon, aux ailes constituées de vitraux jaune-orange. Puis, sûre de mon coup, sans plus réfléchir, je me suis élancée du haut du donjon où j'étais. Hélas! je n'étais pas un papillon. J'étais un buffle. Pour tout dire, j'étais un rhinocéros. Depuis la moitié d'une décennie, j'étais autre chose qu'un papillon. Ce qui devait arriver est arrivé : je me suis écrasée sur un parvis, le parvis s'est fendu en deux, et je me suis retrouvée à l'hôpital. Quand on est rhinocéros, inutile d'essayer de voler.

— *L'Avalée des avalés*, p. 192

AUX ÎLES, au printemps, quand l'eau de crue s'était retirée, il y avait plus de carpes que d'eau dans le ruisseau. Quand l'eau baissait, le ruisseau se coupait du fleuve et toutes les carpes du monde restaient prises dedans. Nous pouvions en pêcher à pleines pelletées. Nous pouvions en capturer avec nos mains. Les adultes disaient qu'elles n'étaient pas bonnes, qu'elles n'étaient pas mangeables. Mais elles étaient belles, d'or. Mais c'était enivrant, des milliers de poissons, de gros poissons, dans une rigole. La neige fondait, l'eau montait, le vallon s'emplissait, le vallon débordait sur la route. Il y avait de l'eau dans la cave; c'était comme si nous étions en bateau. Il y

avait de l'eau sous le plancher; l'eau nous visitait. On allait à l'école dans l'eau; on marchait sur la mer. Il y avait un pied d'eau sur la route. Nous promenions nos bateaux sur le bord de l'eau montée, des bateaux que nous portions au bout du bras quand nous étions fatigués de les faire flotter. Nous nous construisions un radeau, chaque année. C'était une vraie embarcation. Nous pouvions nous noyer. Il y en avait qui s'étaient noyés en navigant en radeau. Plus l'eau était haute, plus nous étions contents. En nous levant, nous courions à la fenêtre, pour voir où l'eau était arrivée. Quand l'eau se mettait à baisser, c'était épouvantable. Hostie! Tout cela, maintenant, c'est de la mauvaise littérature, des réminiscences, du non-sens, du passé, du dépassé, du trépassé, du déclassé, du crétaqué, du miel à mouches, de la rhubarbe à cochons. C'est fini, maintenant. Pas de revenez-y.

— *Le nez qui voque*, p. 78-79

À L'ACCROC, l'après-midi, c'est plein d'hommes d'affaires. Ils trouvent l'ambiance artiste propisse. Ils se tapent le dîner d'affaire (business lunch) en parlant d'affaires (business) puis ils continuent à parler d'affaires jusqu'à ce que l'affaire foire ou soit dans le sac. C'est irrespirable. On ne retournera plus jamais à l'Accroc l'après-midi. De toute façon, on n'aime pas les après-midi. On trouve que c'est une période de la journée catégoriquement inutile et superflue. Si on faisait nous-mêmes les jours, on les ferait noirs d'un bout à l'autre. Tous en chemise de nuit sous un parapluie!

— *L'hiver de force*, p. 206

PUIS c'est tout. Puis qu'est-ce que tu veux comprendre dans un ramassis de calembours pareil? Puis qu'est-ce qu'on va faire? On va retourner à Montréal sur le pouce avec notre *Flore laurentienne* sous le bras. On va partir tout à l'heure. Puis personne ne va vouloir nous embarquer à cause de la noirceur. Puis demain, 21 juin 1971, l'hiver va commencer, une dernière fois, une fois pour toutes, l'hiver de force (comme la camisole), la saison où on reste enfermé dans sa chambre parce qu'on est vieux

et qu'on a peur d'attraper du mal dehors, ou qu'on sait qu'on ne peut rien attraper du tout dehors, mais ça revient au même. — *L'hiver de force*, p. 273-274

FANIE a crié, elle s'était planté un clou à bardeau dans le pied, dans le creux. Ça m'a beaucoup impressionné. Je me suis senti garant de la liberté des enfants de pouvoir courir pieds nus sur la terre. J'ai lâché la scie et le marteau, j'ai remis mes travaux de menuiserie jusqu'à ce que j'aie rendu en tout point, à mon carré de sol, son hospitalité sacrée. J'ai repassé la tondeuse, où il y avait moyen, pour y voir clair, puis je me suis rattelé au balai d'acier. Je ratisse à la grandeur, de haut en bas. Une clé de boîte de sardines, un anneau de tasse, un hameçon rouillé ne m'échappent pas, ni la millième miette enfouie d'une ampoule électrique écrasée. Un ballot de vieux déchets domestiques enracinés dans la friche, envahis par des insectes en mutation, ne me dégoûte pas. L'escarpement est particulièrement riche en surprises. On tire un bout de fil de fer, on déterre un chapelet de ressorts à coussin. On saisit un coin de tissu, on se ramasse avec tout un tapis. Un pot de cornichons cache un pot de confitures, un bas nylon pourri un tas d'épluchures. J'en remplis des boîtes et des boîtes. J'en oublie le boire et le manger.

— *Va savoir*, p. II8-II9

J'AI RAPPROCHÉ le canapé du feu et je m'y suis allongé avec Balzac. J'ai ouvert n'importe où. Je suis resté sur les quelques lignes où il cherche à passionner la trop honnête Henriette en lui composant un bouquet parfumé à la flouve : elle a la même odeur de coumarine (un glucoside en décomposition) que le mélilot (lotus à miel) qui peuplait les fossés que nous avons piratés en combattant les bourdons. Je suis racheté, réconcilié, si je n'ai rien laissé à Fanie que ce souvenir, cette impression dans ses muqueuses, et qu'elle l'associe, quand elle aura grandi, aux plus beaux jours de l'été, au bonheur,

inconsciemment, sans savoir pourquoi, sans pouvoir mettre le doigt sur ce que ça lui fait, comme quand on dit je ne sais pas ce que ça me fait...

— *Va savoir*, p. 264-265

[...] *CE QUI me chiffé, c'est de ne pas saisir l'objet dont il s'agit, de ne pas trouver les mots qui lui mettent une poignée. Ce qu'on est, ce qu'on a dans son sac, ça n'a aucune importance, aucun sens, c'est la poignée par où on les prend qui les leur donne, ce sont les mots, les bons, pas*

ceux des autres, ils ont déjà servi, ils sont usés, ils vous lâchent au premier choc. J'ai encore gratté, biffé, raclé la nuit jusqu'au fond, il n'en est rien sorti, pas un mot qui ait ma voix, pas un mot pour nous nommer l'un et l'autre, ils étaient tous occupés. J'ai tout détruit et me suis endormi dans mes débris. Mais ce matin, la page était blanche. Elle avait tout ramassé, tout effacé, elle n'en ferait pas assez si elle n'en faisait pas too much...

Le pire, qu'Alter ne sait pas autant qu'il le prétend (son exubérance affairée le dément), c'est qu'il a raison. Il ne va rien attraper. Il n'aura jamais où s'accrocher que le bâton qui lui sert à battre l'air et retourner ses petits dégâts. Il a intérêt à se surveiller. S'il se met à trop me ressembler, je vais lui tirer la chaîne.

— *Gros mots*, p. 43-44

L'AMOUR est si rare que tous les amours ont, autant qu'ils sont, ceux qu'on donne et ceux qu'on reçoit, celui d'un jour et celui de toujours, celui qu'on attend toujours, un par un ou tous en même temps, tous les droits sur nous, qu'on a le devoir que ça se serve comme ça veut de nous. — *Gros mots*, p. 80

J'ÉTAIS content d'avoir trouvé quelqu'un d'aussi peu que moi, et lui prouver que les nuls sont les élus, les héritiers désignés, qu'ils sont voués, avec tout le besoin qu'ils en ont, la place qu'ils lui font par le vide, à la possession du bien, celui qu'on a à se le donner, ce que nos meilleurs, (nos inspirés, nos lumineux) ont trouvé de mieux sur leur chemin et qui traînait.

— *Gros mots*, p. 314